

CASSANDRA O'DONNELL

Le collège Maléfique

LE MARCHE-RÊVES



Flammarion jeunesse

Le Collège Maléfique

Pendant treize ans, Emma Dreamaker avait réussi à cacher ses pouvoirs, échappant ainsi à la vigilance du Ministère. Jusqu'au jour où elle reçoit sa lettre d'admission pour l'École des Enfants Spéciaux. La jeune fille n'a pas le choix, elle doit entrer dans ce collège étrange qui dissimule de terrifiants secrets. Peu à peu, Emma plonge dans un monde sombre et inconnu, peuplé de monstres et de démons. Un monde qu'elle va devoir affronter si elle veut survivre.

Après **La Légende des 4**
et **Malenfer**, la nouvelle série
de Cassandra O'Donnell.

Illustration de couverture de Jean-Mathias Xavier

Le
collège
Maléfique

CASSANDRA O'DONNELL



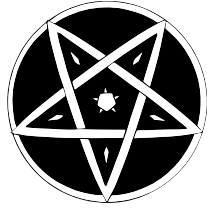
Le collège Maléfique

1. LE MARCHE-RÊVES



Flammarion jeunesse

© Jean-Mathias Xavier
pour les illustrations intérieures, 2020.
© Flammarion pour le texte et l'illustration, 2020
87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris cedex 13
ISBN : 978-2-0802-0502-5



Chapitre 1

La lettre

La lettre était arrivée tôt ce matin. Depuis, papa ne cessait de la lire et de la relire en me fixant, les yeux rougis, d'un air désespéré :

— Mais comment ont-ils pu savoir ? Comment ont-ils pu savoir ?

Je ne pris même pas la peine de répondre parce que papa connaissait déjà la réponse à cette question : ILS savaient toujours tout. ILS avaient des yeux et des oreilles partout.

— Ne t'inquiète pas, tout ira bien, dis-je pour le rassurer.

— Bien sûr que tout ira bien, il n'y a pas de raison.

Papa tentait de ne pas montrer à quel point il était inquiet, mais je n'étais pas dupe : je savais que cette lettre venait de tout changer et que plus rien ne serait comme « avant » désormais.

J'ignorais comment les membres du Ministère des Enfants Spéciaux avaient découvert mon existence et la vérité à mon sujet, mais il était trop tard pour fuir. Du reste, ça n'aurait pas servi à grand-chose : la police du Ministère n'était pas du genre à laisser échapper les enfants dotés de pouvoirs particuliers et elle nous aurait pourchassés sans relâche jour et nuit jusqu'à ce qu'elle finisse par nous retrouver.

— D'un certain côté, ce n'est pas si mal, ajouta papa avec un sourire forcé. Au moins, tu n'auras plus à faire semblant d'être comme les autres jeunes filles ni à te cacher.

Je me mordis la lèvre pour ne pas crier que je ne faisais pas semblant et que j'étais comme les autres. Bon, c'est vrai, il m'arrive de pouvoir faire certaines choses bizarres, mais toutes les filles de mon âge font des choses bizarres. Tiens, il suffit d'écouter leurs conversations intimes pour les trouver vraiment étranges, parfois...

— Et puis, tu te feras de nouveaux copains comme toi, des copains qui ont des capacités spéciales ! poursuivit papa.

Mon esprit s'égara quelques secondes pendant que papa continuait de parler. Il me soulait de paroles encore et encore, mais je ne

l'entendais plus. Je regardai la photo de maman posée au-dessus de la vieille cheminée, avec son beau visage ovale, ses yeux en amande et son nez droit et fin. Elle souriait. J'essayais de me souvenir du son de sa voix sans y parvenir. Elle était morte depuis trop longtemps maintenant.

— Emma ? Tu m'écoutes ?

— Oui, papa.

Il inspira fort, se leva, contourna la petite table en bois de la cuisine et me serra très fort dans ses bras.

— Dans la lettre, ils disent que l'école où ils veulent t'envoyer est un très bel endroit avec un grand parc, une forêt et même des animaux.

Je hochai la tête. Papa essayait de dissimuler sa tristesse, mais il ne pouvait pas me tromper : je savais qu'il angoissait à l'idée de me voir partir de la maison et changer d'école. Rien qu'à l'imaginer en train de manger son repas tout seul le soir, je sentais ma gorge s'assécher et les larmes me monter aux yeux.

— Tu sais quoi ? C'est bientôt ton anniversaire, non ? Dans une semaine, je crois ?

J'acquiesçai en silence. Papa ne se souvenait jamais des dates d'anniversaire. Papa oubliait tout, il avait toujours la tête dans les nuages.

— Parfait ! Alors on va organiser une grande fête ! Tu vas avoir quel âge, déjà ?

— Treize ans, papa.

Treize ans. J'entrais dans l'adolescence et ma vie allait bientôt exploser en mille morceaux. Ça me donnait envie de hurler.

— Déjà ?

Il me dévisagea et une lueur de tristesse traversa son regard.

— C'est fou ce que tu lui ressembles !

Il était inutile de lui demander de qui il parlait : je savais qu'il s'agissait de maman. J'avais les mêmes traits qu'elle, c'est vrai, mais ma peau n'était pas mate comme la sienne, elle était blanche, mes yeux n'étaient pas marron, mais bleus ; et mes longs cheveux étaient plus foncés.

— Écoute, je dois partir travailler à la clinique, j'ai plusieurs animaux à opérer aujourd'hui, mais quand je reviendrai, on organisera tout ça ensemble, fit-il.

J'opinaï. Je préférais qu'il parte s'occuper des bêtes malades à la clinique plutôt que de rester ruminer à la maison avec moi. Et puis, qu'il s'en aille ou qu'il reste ne changeait pas grand-chose à la situation de toute façon. Les dés étaient jetés et il n'y avait rien que nous puis-

sions faire pour empêcher ce qu'il était sur le point d'arriver.

— Entendu.

— Tu sauras te débrouiller ?

Je me retins de ne pas lever les yeux au ciel. Il me posait cette question depuis des années et chaque fois je lui répondais de ne pas s'inquiéter. De toute façon, qu'avais-je à craindre de plus ? Le pire était déjà arrivé : le Ministère des Enfants Spéciaux avait fini par découvrir mon secret et il allait bientôt venir me chercher.

— Oui, ne t'inquiète pas.

— Ferme bien la porte derrière moi, d'accord ?

— D'accord.

Je regardai papa partir au travail. Il avait enfilé un jean, un vieux tee-shirt et un blouson. Contrairement à son habitude, il ne s'était pas rasé. La rue était déserte. La moitié des petits immeubles et des maisons étaient vides durant la journée et les fenêtres étaient toutes équipées de volets anti-effractions perpétuellement fermés. Papa grimpa dans notre vieille voiture et s'éloigna en essayant de contourner les énormes trous dans le bitume pour ne pas abîmer les pneus. La route n'avait pas été refaite depuis longtemps à cet endroit du quartier. Je suivis

la voiture des yeux un bon moment en me disant *Ne pleure pas, espèce d'idiot, ne pleure pas...* avant de finalement craquer et de m'écrouler sur le seuil en sanglotant.



* * *

— Emma, tu peux venir m'aider ?

Je baissai les yeux vers Flamèche, la petite chatte blessée que je tenais dans mes bras. Elle dormait profondément et avait cessé de s'agiter. Je la reposai délicatement dans sa cage avant de me tourner vers mon père.

— Oui, bien sûr.

Je m'approchai doucement du gros chien de berger qui gémissait, allongé, sur la table d'examen. La pauvre bête avait été renversée la nuit précédente par une voiture. Papa lui avait prodigué les premiers soins d'urgence et l'avait de nouveau opéré ce matin. Il était à présent en train de s'agiter dans son sommeil.

— Je ne peux pas lui réinjecter de produit anesthésiant pour le moment, dit papa en frottant sa main sur sa blouse blanche, pourrais-tu... ?

Papa ne termina pas sa phrase, ce n'était pas nécessaire. Me courbant légèrement au-dessus du chien, je posai ma main sur son crâne. Il poussa un petit gémissement de douleur qui me donna envie de le serrer dans mes bras, puis je sentis ses muscles se détendre peu à peu tandis que mon pouvoir se propageait lentement à l'intérieur de lui.

— Merci ma chérie, dit papa tandis que le chien dormait, apaisé.

Je souris. Mes pouvoirs me pesaient la majorité du temps mais jamais quand je me trouvais à la clinique. Non, quand j'étais ici, j'avais vraiment la sensation qu'ils m'étaient utiles et il me suffisait de voir le soulagement que je

procurais aux animaux pour sentir mon cœur se réchauffer brusquement.

— Tu sais, ça va beaucoup me manquer tout ça, dis-je d'une voix étranglée. J'adore t'aider et les aider.

— Je sais, mais rien ne t'empêche de revenir pendant les vacances.

Les vacances ? Je sentis ma gorge se serrer. Quelques jours après la première lettre qui me disait que je devais partir, nous avons reçu une convocation qui m'indiquait qu'une voiture devait venir me chercher le 1^{er} septembre à 8 heures. Autrement dit, dans deux jours. Et papa avait eu beau tenter de joindre les gens du Ministère afin d'obtenir plus d'informations sur les matières enseignées et sur le fonctionnement de l'école, personne n'avait voulu lui répondre, arguant le fait qu'il leur était interdit de donner des renseignements sur les établissements réservés aux « enfants spéciaux » et que c'était une question de sécurité. Je ne savais pas vraiment ce que tout ça signifiait exactement mais ce qui était certain, c'était que je n'avais aucune idée de l'endroit où ils comptaient m'emmener et que j'ignorais *quand* ou même *si* j'allais pouvoir revenir un jour à la maison.

— C'est vrai. De toute manière, ils ne peuvent pas me garder pour toujours, hein ?

— Non, évidemment pas. Je ne le permettrai pas.

Le ton décidé avec lequel il avait répondu et la lueur étrange dans son regard m'inquiétèrent soudain. Je ne voulais surtout pas qu'il se mette en danger. Parce que même si on ne savait pas grand-chose sur ce qu'il arrivait aux « enfants spéciaux » comme moi, on savait par contre l'un et l'autre ce qu'il arrivait à ceux qui refusaient d'obéir aux ordres du Ministère et je ne voulais pas que papa se fasse arrêter ni qu'il aille en prison.

— Est-ce que Flamèche va bientôt pouvoir rentrer chez elle ? m'enquis-je, changeant volontairement de sujet.

Le visage de mon père s'illumina.

— Oui, elle est pratiquement guérie. Ses maîtres doivent venir la chercher demain.

Je jetai en souriant un rapide coup d'œil à la cage où dormait Flamèche. Cette chatte était un petit animal plein de tendresse qui passait son temps à rêver de jolies choses comme la chaleur d'un feu de cheminée, les caresses des enfants ou même le poisson rouge de la famille qui la narguait depuis son bocal.

— Elle va être contente, remarquai-je, émue. Elle commence à trouver le temps long et sa famille lui manque.

Mon père acquiesça tout en ébouriffant mes cheveux.

— Ça, ma puce, ça fait partie des choses que toi seule peux savoir. Petite veinarde, c'est ça d'avoir des super-pouvoirs !

Petite veinarde ? Non, je ne me sentais pas du tout veinarde et j'aurais donné n'importe quoi pour ne pas avoir de « super-pouvoirs », comme il disait.

— Allez, je vais remettre mon nouveau pensionnaire dans sa cage et je t'emmène au restaurant.

Papa ne m'emmenait presque jamais au restaurant parce qu'il adorait cuisiner, mais je devinais qu'il voulait me faire plaisir et profiter au mieux des derniers moments qu'il nous restait. Je lui retournai donc un grand sourire tout en lançant d'un ton faussement joyeux :

— T'es le meilleur père du monde !

Il me fit un petit clin d'œil.





Chapitre 2

La séparation

Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. Il était 6 heures à mon réveil. N'en pouvant plus, je décidai de me lever et descendis l'escalier sans faire de bruit. En bas, le son d'une cuillère heurtant un bol m'arracha un petit sourire. Papa était déjà debout.

— Bonjour papa, lançai-je en entrant dans la cuisine.

— Bien dormi ? demanda-t-il en me souriant avant de se lever et de se diriger vers la cuisinière.

— Très bien.

Papa me dévisagea de son regard perçant. Il savait que c'était un mensonge mais il préféra ne rien dire et faire comme si de rien n'était.

— Je t'ai préparé une surprise, fit-il en versant de la pâte dans une poêle.

Je me rapprochai pour me pencher au-dessus de la plaque de cuisson avant de m'écrier :

— Oh ! Des crêpes ?

Il sourit.

— Je savais que ça te ferait plaisir.

— Oh oui, merci !

Rapidement, une douce odeur se répandit dans la pièce. Papa posa une crêpe dans mon assiette puis me tendit un pot de confiture.

— Bon appétit !

J'avais le ventre trop noué pour manger mais il était hors de question de le décevoir : j'avalai ma première bouchée sans attendre. Papa m'observa d'une telle façon que je devinai qu'il imprimait dans sa tête chacun de mes gestes, de mes expressions. Une vague d'amertume me submergea quand je réalisai que ce petit déjeuner était peut-être le dernier que nous partagerions ensemble.

— Papa...

Il se tourna vers moi.

— Oui ?

Je voulais lui dire que je l'aimais comme je n'avais jamais aimé quelqu'un d'autre, qu'il était la personne la plus importante au monde pour moi et des tas d'autres choses. Mais les

mots restèrent désespérément coincés dans ma gorge.

— Non. Rien.

Il me dévisagea sans rien dire durant quelques secondes puis demanda d'un ton faussement léger :

— Parée pour l'aventure ?

Non. Non, je n'étais pas prête et comme je sentais l'émotion m'envahir, je me levai brusquement avant de me mettre à pleurer et me dirigeai précipitamment vers la salle de bains en lançant :

— Je vais prendre une douche !

* * *

— Pff... non mais tu es sérieux ? grommelai-je en grimaçant.

— Tu as l'air d'une princesse avec cette robe, répondit mon père avec un sourire approbateur.

Je levai les yeux au ciel.

— Une princesse ? J'ai l'air complètement ridicule, oui !

— Pas du tout ! Je te trouve très mignonne dans cette tenue.

Je ne comprenais vraiment pas ce qu'il lui arrivait, ni pourquoi il avait tant insisté pour

que je porte la robe de satin bleue bouffante qu'il m'avait achetée pour le mariage de ma cousine l'été dernier au lieu de mon jean et de mon sweat-shirt préféré, mais son sourire était tel que je ne me sentis pas le courage de le décevoir.

— Si tu le dis...

— Viens, on va prendre une photo, fit-il en saisissant son téléphone.

Une photo que je n'aurais probablement pas l'occasion de voir. Dans la lettre du Ministère, il était bien précisé que les téléphones et les ordinateurs étaient interdits à l'école des « enfants spéciaux ».

— D'accord, d'accord...

* * *

À 8 heures pile, on frappa à la porte. Papa me lança un regard comme s'il se demandait quoi faire. Je lui répondis par un hochement de tête. Il ouvrit et s'écarta aussitôt pour laisser entrer la femme entre deux âges à la mine revêche et l'homme costaud en costume noir qui se tenaient sur le seuil.

— Oui ?

— Emma est prête ?

Pas de « bonjour monsieur » ou autre politesse de circonstance, mais je n'étais pas surprise. Les personnes qui travaillaient pour le Ministère des Enfants Spéciaux étaient connues pour être froides, mystérieuses et souvent effrayantes.

— Il est l'heure d'y aller ma chérie, déclara papa en approchant pour me serrer dans ses bras.

— Je t'aime, papa. Je t'aime...

— Moi aussi, Emma, murmura-t-il dans un sanglot difficilement étouffé.

Je desserrai un peu l'étreinte et le dévisageai.

— Fais attention à toi, dis-je en essayant d'ignorer la larme qui coulait sur sa joue.

Il l'essuya du revers de la main puis hocha la tête.

— Tu es une jeune fille dégourdie et tu es bien plus mûre que les autres filles de ton âge. Je suis sûr que tu t'en sortiras très bien.

Quand on grandit sans maman avec un papa rêveur qui oublie de faire les courses ou de se rendre aux réunions parents-professeurs, on apprend très vite à se débrouiller et on mûrit plus vite que les autres enfants. Mais on ne pouvait pas dire que j'en avais souffert. Papa avait toujours su veiller sur moi à sa façon et

je n'avais jamais manqué ni de soutien, ni d'affection.

Alors oui, c'est vrai : je n'étais pas comme les autres et quand j'étais petite, ma maman ne venait pas me chercher à l'école, elle ne faisait pas de gâteaux pour la kermesse et je devais goûter et faire mes devoirs toute seule. Cependant, je ne m'étais jamais sentie triste ou abandonnée. Du moins, pas jusqu'à aujourd'hui.

— On se retrouvera bientôt, je te le promets, ajouta-t-il.

— Oui papa.

L'homme en noir se racla la gorge et j'embrassai papa une dernière fois en respirant au passage l'odeur des animaux qui imprégnait toujours ses vêtements.

— Vas-y, maintenant, dit-il.

Je levai les yeux vers lui. Papa avait reculé d'un pas, un seul, mais c'était comme si une barrière infranchissable s'était d'un coup dressée entre nous. Je sentis l'air me manquer, et ma tête se mit tellement à tourner que je dus m'appuyer contre le mur pour ne pas tomber.

— Mademoiselle Dreamaker, un souci ? demanda l'homme en noir.

Je ne répondis pas et attendis quelques secondes que mon malaise se dissipe, avant de

franchir le seuil de ma maison et d'avancer jusqu'à la voiture.

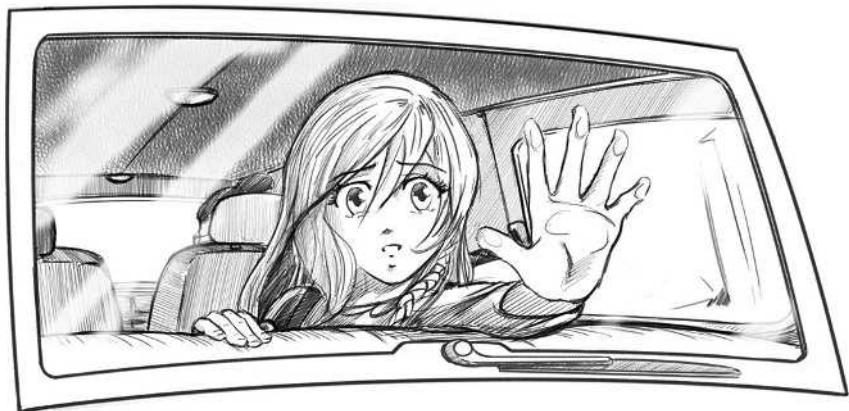
— À bientôt papa, et n'oublie pas de manger, surtout ! hurlai-je en me retournant une dernière fois vers mon père qui se tenait devant la porte.

Papa ouvrit la bouche pour me crier quelque chose lorsque la portière de la voiture s'ouvrit et m'engloutit avant que je ne puisse l'entendre.

— Attendez ! criai-je.

Mais il était trop tard, et la voiture avait déjà commencé à rouler. La tête collée contre la vitre arrière, je dus me contenter de regarder, impuissante, la main de mon père se poser sur ses lèvres pour m'envoyer un dernier baiser.

— Mademoiselle Dreamaker, asseyez-vous et mettez votre ceinture de sécurité, s'il vous plaît, fit la femme d'un ton autoritaire.

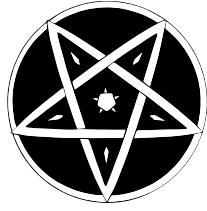


— Deux secondes, répondis-je sans quitter des yeux la silhouette de mon père qui rapetissait au fur et à mesure qu'on s'éloignait.

— Mademoiselle Dreamaker ! répéta-t-elle plus sèchement.

J'attendis encore un bref instant, jusqu'à ce que la voiture tourne dans une autre rue et que mon père ait totalement disparu, puis je déclarai avec un sourire narquois :

— Si j'étais vous, je ne resterais pas assise trop près de moi. Je suis systématiquement malade en voiture.



Chapitre 3

Le collègue

Le trajet avait duré des heures. En arrivant, j'avais eu quelques craintes à cause des grands murs surmontés de fils barbelés qui entouraient le parc de l'école, des gardes et des caméras de surveillance à l'entrée. Mais dès qu'on avait commencé à rouler sur le long chemin qui traversait le domaine, je m'étais sentie un peu mieux parce que tout était vraiment beau : les arbres, les fleurs mais aussi les superbes statues qui se dressaient un peu partout, et je m'étais dit qu'un si bel endroit ne pouvait pas être aussi terrible que je l'imaginaiis.

— Ah, enfin ! J'ai cru que nous n'arriverions jamais ! soupira la femme du Ministère une fois que la voiture se fut arrêtée.

À mon grand amusement, elle avait passé tout le voyage à m'observer, de crainte que je



ne vomisse sur son affreux tailleur ou sur les sièges de la voiture. Or, j'avais menti. Je n'étais pas malade en voiture. J'avais seulement dit ça pour l'ennuyer. C'était peut-être un peu mesquin et infantile mais ce n'était pas grand-chose par rapport à la tristesse et à la colère que je ressentais.

— Au moins, ils ont dit la vérité dans la lettre, murmurai-je tandis que l'homme en noir sortait ma valise du coffre, c'est une très belle école.

Tournant la tête vers le grand escalier qui conduisait à un élégant bâtiment de pierres blanches, je remarquai à voix haute :

— On dirait un château.

La femme du Ministère, qui ne m'avait quasiment rien dit durant le voyage à part son nom, Mme Duveauchel, me sourit soudain gentiment.

— C'est vrai que c'est très beau. Je suis contente de voir que tu apprécies les efforts que nous, membres du Ministère, avons faits pour que vous, les « enfants spéciaux », vous sentiez bien ici.

Rassurée de voir son regard glacial s'adoucir un peu, je lui retournai son sourire.

— Je ne sais pas pour les autres mais je trouve l'endroit très joli.

Elle me fit un petit signe de tête pour me faire comprendre que je devais la suivre. Je récupérai donc très vite ma valise et lui emboîtai le pas sans tarder.

Le hall du bâtiment était gigantesque. Le sol était recouvert d'un carrelage à damiers noir et blanc. Les murs étaient en pierre de couleur crème. Je remarquai en passant une double porte blanche sur le côté, marquée *Réfectoire*, tandis que nous nous dirigeons vers un large escalier entouré de garde-corps en fer forgé.

— Ta chambre est située tout au fond du couloir, fit la femme du Ministère en atteignant le palier du deuxième étage.

Coup de chance, le lieu semblait désert, ce qui me convenait parfaitement. Je n'avais aucune envie de croiser les autres. En tout cas, pas tant que je portais cette affreuse robe.

— Voilà, c'est ici, déclara-t-elle en entrant dans une chambre.

Je balayai rapidement la pièce du regard. Deux lits disposés sur les côtés de la pièce, deux bureaux et deux placards ; tout était blanc, neuf, immaculé, mais l'atmosphère était tout sauf chaleureuse.

Je me forçai à sourire et répondis courtoisement :

— Elle est parfaite, merci.

Mme Duveauchel hocha la tête. Étrange : j'avais l'impression que chaque fois que je disais quelque chose de gentil sur cet endroit, elle se sentait flattée, comme s'il s'agissait d'un compliment personnel.

— Ta camarade de chambre ne devrait pas tarder, dit-elle.

Je sentis soudain ma gorge se serrer. Une camarade de chambre ? Évidemment elle avait raison. La pièce était aménagée pour deux personnes mais rien qu'à l'idée de ce qu'il pouvait arriver à cette fille si mes pouvoirs se réveillaient durant mon sommeil, je sentis les battements de mon cœur s'accélérer.

— Euh... il n'existe pas de chambre pour une seule personne ? m'enquis-je, un peu anxieuse.

Elle fronça les sourcils.

— Non, je crains que non. Pourquoi ?

— Il... m'arrive parfois d'avoir le sommeil agité. Si je partage ma chambre avec une autre fille, je risque de l'empêcher de dormir.

— Inutile de t'inquiéter. Je suis certaine qu'elle comprendra, répondit-elle d'un ton confiant.

Comprendre quoi ? Qu'elle risquait de vouloir s'enfuir en courant ?

— Et puis, qui sait ? Son sommeil est peut-être encore plus agité que le tien.

Je me mordillai nerveusement les lèvres. Un sommeil plus « agité » que le mien ? Si c'était le cas, c'était moi qui risquais de m'enfuir en courant. Elle esquissa un vague sourire.

— Un nouveau monde s'ouvre à toi, Emma, j'espère que tu sauras en profiter.

— Oui, oui, c'est juste que...

— ... que quoi ?

— Eh bien, je voudrais savoir combien de temps je vais rester là et si je vais pouvoir rentrer un jour chez moi.

Elle eut une seconde d'hésitation puis elle rétorqua avec un grand sourire :

— Il s'agit d'un établissement scolaire, pas d'une prison, Emma. Bien sûr que tu pourras rentrer chez toi.

— Quand ? On a des vacances comme chez les Enfants Normaux ?

— Je suis désolée, je ne fais pas partie du personnel, je ne connais pas tous les détails, mais au lieu de penser déjà à partir, je te conseille de laisser une chance à cette école. Tu pourrais avoir des surprises, qu'en dis-tu ?

C'était bien ce qui m'angoissait. L'endroit avait beau sembler plaisant, je ressentais une sorte de malaise inexplicable depuis que j'étais entrée dans ce bâtiment. Il n'y avait rien de précis mais plus les minutes s'écoulaient, plus ma gêne grandissait.

— D'accord, je vous promets d'essayer, dis-je.

Elle acquiesça comme si elle était satisfaite de ma réponse puis elle se dirigea vers la porte sans rien ajouter. Elle avait à peine disparu que je me tournai vers la fenêtre. Mes yeux se focalisèrent sur le moineau qui passait en volant et je me surpris soudain à penser que j'aurais aimé être comme lui.

Oui, j'aurais aimé être un oiseau. Un oiseau pour pouvoir m'envoler. Un oiseau pour ne plus être là. Un oiseau pour pouvoir rentrer chez moi. Un oiseau pour être libre.



Chapitre 4

Britt

— Salut, moi c'est Britt !

Mes yeux se tournèrent vers la porte qui venait de s'ouvrir et se posèrent sur une fille d'environ quatorze ou quinze ans. Enfin quand je dis une fille... elle avait des cheveux longs et blonds, deux yeux, un nez et une bouche, mais ses oreilles étaient... comment dire ? gigantesques et elles s'étendaient du haut de son crâne jusqu'au bas de son menton.

— Euh... sa... salut, moi c'est Emma, bredouillai-je.

Elle arqua un sourcil, puis s'esclaffa.

— Tu es nouvelle, toi ! Si tu voyais ta tête !

Je me sentis un peu idiotte tout à coup. À l'école des Enfants Spéciaux, je devais bien m'attendre à ce qu'il y ait des enfants... spéciaux, pas vrai ?



— Désolée, dis-je en baissant les yeux d'un air gêné.

— Inutile de me présenter tes excuses, je sais très bien ce que ça fait de voir des gens un peu différents... Avant, quand j'étais petite, avant d'être transférée ici, tout le monde me regardait

comme si j'étais un monstre ou une extraterrestre...

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Tu m'étonnes...

— ... mais plus depuis que je suis dans cette école. Non, dans cette école, j'ai l'air presque normale par rapport aux autres, dit-elle en posant un énorme sac à dos sur le lit en face du mien.

— Et c'est bien ? Je veux dire... tu es plus heureuse ici qu'avec ta famille ?

— Oh ça, il n'y a pas de doute ! fit-elle en riant.

— Tu étais avec eux durant les vacances ?

— Avec ma famille ? Non ! J'étais au camp avec les autres ! C'est là qu'on passe tous nos étés.

Je déglutis.

— Au camp ? Tu veux dire que tu ne retournes jamais chez toi ?

— Non, jamais, pour quoi faire ? répliqua-t-elle avant de me détailler de la tête aux pieds et de me demander : Mais t'as quoi, toi ?

— Qui ? Moi ?

Elle s'approcha, souleva mes cheveux pour examiner mes oreilles, grimaça, passa derrière

moi puis tâta mon dos avant de finir par planter ses grands yeux noirs dans les miens.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? T'as l'air normale..., dit-elle d'une voix teintée de curiosité.

— Oh moi ? Euh...

Mes mots restèrent coincés dans ma gorge et ma bouche refusa de répondre. Je ne savais pas précisément pourquoi... Peut-être que garder mon secret depuis des années était devenu une habitude si tenace que j'étais incapable de m'en défaire désormais ? Ou peut-être était-ce parce que Britt n'était encore qu'une inconnue et que je n'avais aucune raison de lui faire confiance pour le moment ? Quelque chose au fond de moi me bloquait et m'empêchait de lui révéler quoi que ce soit.

— C'est rien, juste un petit truc.

Elle haussa les sourcils.

— Un truc ?

— Un truc que je peux faire et pas les autres.

— Ici on est tous capables de faire des trucs que ne peuvent pas faire les autres, ricana-t-elle. J'acquiesçai doucement.

— J'imagine...

— Oh non, ça, j'en doute...

Comme je ne disais plus rien, elle déballa ses affaires, les rangea dans son placard près de son lit puis m'observa à nouveau.

— Tu viens d'où ?

— D'une petite ville à huit cents kilomètres d'ici.

— Une « petite ville », hein ? fit-elle d'un air taquin avant d'ajouter : Très bien, si tu n'as pas envie d'en dire plus, je ne vais pas te forcer...

Je me sentis rougir. En dire le moins possible et éluder les questions était comme une seconde nature chez moi. Je ne le faisais pas parce que ça me plaisait ou pour blesser qui que ce soit mais par nécessité, parce que ça m'évitait d'avoir à mentir.

— Désolée...

— Laisse tomber, je comprends. C'est parce que tu vivais avec les Normaux, on ne peut jamais rien raconter aux Normaux, en tout cas pas quand on a un secret comme le tien à cacher, affirma-t-elle avec un sourire.

Je lui jetai un regard étonné.

— Comment sais-tu que...

— Tu serais arrivée ici bien plus tôt si tu n'étais pas parvenue à vivre parmi les gens normaux sans te faire remarquer. En général, les Spéciaux arrivent très tôt, parfois même à la